

L'île connaît ses classiques

A travers la "petite bibliothèque des classiques sur la Corse", les éditions Acquansu restituent une part de l'effervescence littéraire suscitée par l'île au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle. Des récits vivants et inattendus

Ils sont de cette ère culturelle où le périple confère de l'énergie au verbe et exalte l'ampleur des récits. Ce sont des chroniqueurs de terrain au regard clair, au sourire indulgent, imprégné d'errances romantiques et de spleen soucieux.

De folles audaces, des curiosités joyeuses, des fureurs de hasard, la conviction de remplir une mission d'information donnent le cap à leur grand tour de Corse. Ils sont passionnés, prêts à porter leur "bonne parole" par tous les moyens. Ils transportent leurs feuilles partout, dans les auberges, les forteresses, les diligences.

Récits introuvables

Ils dorment peu, écrivent beaucoup dans le tourbillon des lieux et des paysages. Alors, avec une élégance singulière, ils captent, analysent, vitupèrent, colorent n'importe quelle anecdote si modeste soit elle, montrent avec délectation, en vrac, la brutalité sottée de la maréchaulée, la perversité cruelle d'Orso Alamano, le bandit avec son bonnet de laine brune, les oranges de Barbicaja ou bien Pasquale Paoli dans sa maison de Sollacaro.

Cette effervescence littéraire ainsi que les rapports aux paysages et aux hommes qui la portent se déclinent désormais grâce aux éditions Acquansu en cinq petits classiques, "Journal d'un voyage en Corse et portrait de Pascal Paoli" de James Boswell, "Mari-Anto et autres nouvelles" d'Alphonse Daudet, "Une mouche de Corse" de Pauline de Bradi, "Le jour de l'an d'un vagabond" d'Albert Glatigny et "De la Corse" de Voltaire.

Au-delà de la volonté de sauver de la disparition des introuvables, Jean-Dominique Pomella et Véronique Schwab ont aussi entrepris de générer de nouveaux contenus à travers un appareil critique clair, efficace. Les éditeurs travaillent à la sélection et à la présentation des textes, optent pour un format maniable, raffiné, avec un air de toujours. Les ouvrages se décomposent en deux temps. Les classiques constituent la réédition d'une édition ancienne qui fait référence et se lisent dans l'épaisseur d'un contexte défini par des points de repères chronologiques et thématiques. La méthode contient une promesse tenue : rendre perceptible la complexité univers insulaire d'une époque en usant dans un subtil dosage, pédagogie des textes brefs,

découverte, histoire et plaisir. Sans doute parce que la complicité entre les éditeurs et les auteurs est un point d'ancrage, que l'art de voyager, de séjourner dans l'île et de bien le raconter s'affranchit du temps.

Bocognano

D'ailleurs, le visiteur n'est pas qu'un écrivain de plus. Il s'anime sous l'effet d'une force intérieure, possède le sens de l'improvisation et la grâce décontractée. Il vit la quête d'un ailleurs où poser ses bagages et son imaginaire, aborde l'île comme on entre dans un conte, transforme ses rêves de découvreur en esthétique littéraire, multiplie les portraits individuels et flirte avec des voix primesautières ou rauques. C'est selon les situations, les rencontres.

Dans ce mouvement de bohème, l'histoire de Corse recomposée mène sur des chemins de traverse, comme la prison cave de Bocognano. C'est là qu'Albert Glatigny, comédien, engagé au théâtre de Bastia et sa chienne Cosette butent, le 1^{er} janvier 1869, sur l'obstination fruste et la glorieuse violence du maréchal des logis Thiessen. Une caricature en soi. Aux côtés de l'officier, capable "avec une lumineuse logique de construire une bande de malfaiteurs dont je suis le chef", tout devient étrange, culpabilité inquiétante, lueurs pâles et fièvres fatales. Les versions possibles de la réalité s'enchâssent et se contredisent jusqu'au vertige absurde et au crescendo exceptionnel. Plus rien dans ces ténébres carcérales n'est familier au comédien qui dérive sur toute la gamme des méprises et des angoisses. "J'étais là, sur le dos, dans la nuit, étendu sur une ignoble planche qui n'a pas été balayée depuis cinquante ans, dans un cachot taillé en plein roc, dont les murailles suintent l'humidité. Le plafond était le plancher de la chambre d'un gendarme. On dansait au-dessus de moi. Comme les fers que j'avais aux pieds m'empêchaient de me tourner même légèrement sur le côté, je recevais la poussière et les toiles d'araignées dans les yeux."

Partie de Scopa

Heureusement, il existe aussi de beaux esprits et des logiques bienveillantes à Bocognano et on ne sait plus s'il faut s'effrayer ou bien rire de cette plongée dans l'ignominie policière. L'île

se montre plus amicale, plus espiègle aussi à l'égard d'Alphonse Daudet. Le Provençal, conseiller de préfecture à Ajaccio, a une façon prudente de gérer la rencontre avec le territoire. Il souhaite le séjour aventureux, excitant mais applique à la lettre les sages - et atemporelles - recommandations de son préfet : "Surtout, soyez prudent, jeune homme. Vous tombez pour vos débuts sur un pays terriblement dangereux. Les gens y sont susceptibles, méfiants, vindicatifs. Si les coups de stylet et d'escopette sont un peu plus rares que dans les temps, en revanche, les délations, les lettres anonymes foisonnent. Ne vous faites d'affaire avec qui que ce soit ici. Ici, il n'y a pas de petites affaires; tout à son importance. Vous avez des démêlés avec un pêcheur de sardines, bon! c'est un cousin de M. Bacciocchi et vous voilà tout l'empire à dos."

La Corse place Daudet en spectateur, met en scène les rythmes alertes et fantaisistes du carnaval d'Ajaccio et la facétieuse Marie-Anto aux éclairs de sensualité furtive et aussi tranchante que le "cortello del marito" (Le couteau du mari). Bientôt, l'employé de préfecture est pris dans l'engrenage de la traque du bandit Quastana. Le hors la loi est un ardent joueur de "scopa". Cela irrite ses adversaires, jusqu'à fournir à ceux-ci un motif sérieux de trahison. Haro sur le vainqueur de la partie!

Mouche féroce

Le préfet raconte : "Ils ont eu une grave discussion au jeu et pour se venger le drôle me propose de me livrer son cousin (...) Je désire faire l'arrestation moi-même avec autant d'éclat que possible, il s'agit de prendre nos précautions et de ne pas exposer le gouvernement à une expédition ridicule."

Et sur les talons d'un bandit ensauvagi par trente ans de maquis est une aventure palpitante surtout lorsqu'elle s'achève devant une préfecture assiégée. Au fil de son séjour, Daudet se laisse charmer, surprendre mais aussi bouleverser par le lazaret en ruine, cerné par la mort, des îles Sanguinaires. Les quelques mots écrits par le gardien du phare "Minuit. Grosse mer. Tempête. Navire au large" procurent un frisson. Il y a cette sensation qu'il se passe quelque chose.

Une sorte de mélancolie profonde, âpre, fige dans une image froide et bleutée les naufragés



Les classiques de Véronique Schwab et Jean-Dominique Pomella se lisent dans l'épaisseur d'un contexte défini par des points de repères chronologiques et thématiques. (Photo Alain Pistori)

de la Sémillante. Les gisants mettent à vif des souffrances immuables, repoussent les limites de l'imaginaire. "Qu'il était triste, le cimetière de la Sémillante! Je le vois encore avec sa petite muraille basse, sa porte de fer, rouillée, dure à ouvrir, sa chapelle silencieuse et des centaines de croix noires cachée par l'herbe."

Pour Agathe-Pauline Caylac de Caylan, comtesse de Bradi et Corse par alliance, c'est la légende qui déclenche les tragédies et ébranle les sensibilités. A condition d'être racontée la mine défaite, de sauter les siècles et de dévoiler de maléfiques créatures à l'image de la mouche carnassière, féroce, libérée un beau jour de la sépulture du tyran abject, Orso Alamani.

Bastia et Cuttoli

L'insecte "s'envola en bourdonnant, ce qui fit rire les curieux. Mais on ne riait plus dans le pays de Freto ni sur la montagne dix ans après, quand la mouche, devenue aussi grosse qu'un taureau sauvage, dévorait tous les passants."

La débauche craintive de piété qui suivit ne changea rien à l'affaire. Les secrets du monde mauvais ont raison des suppliques les plus poignantes. On parle de l'île par touches d'émotion mais on l'inscrit aussi dans l'Histoire.

C'est ainsi que James Boswell l'Ecossois se fait le porte-voix d'un idéal de fraternité, mêle un temps son destin à celui d'un Paoli dans sa quarantième année, "dont le cœur enflait lorsqu'il parlait de ses compatriotes. Auprès du général de la Nation, tout est motif à prendre la plume pour l'Ecossois, Rousseau, le cui-

sinier italien, Naples, "l'empire que ce grand homme a sur ses passions", ce "jeune Corse transubstantié en Génois." Boswell assume ses attachements viscéraux. Il musarde à Corte, à Bastia, à Cuttoli, à Vescovato. Il est partout. A la différence de Voltaire, happé par la Corse sur le papier.

Entre deux contes philosophiques, au rythme des lettres pleines d'interrogations de son bon ami d'Alembert, le philosophe historien de la Corse songe aux Cartaginois, aux Pisans, analyse les mécanismes sous-jacents d'une identité corse construite dans l'affrontement : "Les Corse avaient besoin d'être policés, et on les écrasait; il fallait les adoucir, et on les rendait encore plus farouches." Il ne néglige aucune piste, pose son regard aigu sur Théodore de Neuhoff, Hyacinthe, Pascal Paoli, Choiseul. Avec en prime une vigilance froide à l'égard de son monde contemporain.

La carte postale de Corse est crâneuse, vive, tendre et cruelle à la fois.

Véronique EMMANUELLI
PETITE BIBLIOTHÈQUE DE CLASSIQUES SUR LA CORSE.

"JOURNAL D'UN VOYAGE EN CORSE ET PORTRAIT DE PASCAL PAOLI", James Boswell, 10 euros, 127 pp.

"MARI-ANTO ET AUTRES NOUVELLES", Alphonse Daudet, 125 p, 10 euros.

"UNE MOUCHE DE CORSE" de Pauline de Bradi, 63p, 7,50 euros.

"LE JOUR DE L'AN D'UN VAGABOND" d'Albert Glatigny 77pp, 7,50 euros.

"DE LA CORSE", Voltaire, 63 pages, 7,50 euros.